

Vitrine Régionale d'Art Contemporain - Millau

AUTOMNE 2012

Atomique

Florence Garrabé

Atomique ou métamorphoses

DES OEUVRES D'UNE ARTISTE CONSTANTE.

J'ai reçu le 25 septembre un carton d'invitation d'exposition, représentant un bel oiseau pointé de rouge. Cet usage apparemment anachronique et arbitraire de l'illustration semble être pour l'artiste Florence Garrabé une façon de signifier le caractère intemporel, de l'exposition, d'en signer l'événement. Je rencontrais quelques jours plus tard, au coeur du vieux Toulouse, l'artiste. Au 5ème étage d'un immeuble austère, assises toutes deux dans un salon aux sources lumineuses variées, je la regarde, elle sonde mes questions, elle semble sans complaisance voire inquiétante. En l'écoutant je voyage, il me semble remonter à ses côtés le fleuve le plus sauvage de l'Ouest, traverser Tchernobyl, le no man's land des plateaux Ukrainiens habité aujourd'hui par les loups, rencontrer Prométhée, redécouvrir la théorie atomique. Bref le temps infuse lentement au rythme de la description de ses travaux de recherche quotidiens, liés à sa pratique artistique. De fil en aiguille, d'art-textile et de réalité, elle raconte ses cycles d'oeuvres. Elle puise dans les univers d'expression extraordinaire des éléments d'inspiration inépuisables. Son regard est aigu, je ne tenterai pas une historiographie du rapport des femmes aux ouvrages textiles cousus, brodés, tissés. Même si j'aimerais savoir si pour elle, l'utilisation du textile en temps que médium, est teintée de valeur féministe, comme pour ses précurseurs dès les années 60, Louise Bourgeois et Annette Messager. Florence Garrabé, artiste, femme aussi, se protège de toute référence, elle développe pour elle-même des couches de protection, des peaux. Et émane d'elle, cette force d'indépendance hors de tout temps et de toute tendance. Elle semble être comme ses oeuvres, d'un raffinement subversif. Elle traite dans un genre élégant et féminin les obsessions de chacun. Je pense en l'observant à Gunter Brus. Elle me décrit ses oeuvres nouvelles. Ne dit-on pas « que les oeuvres d'art, sont les témoignages les plus frappants, les plus riches peut-être de nos propres histoires », les siennes sont son histoire.



Ses matériaux comme ces exquis napperons de dentelle teintés de camaïeux orangés choisis pour figurer foie, intestin, coeur, rate, ont une valeur romantique, elle nous propose là l'intérieur d'un corps qui se joue du sort de ses couleurs et du travail manuel de l'artiste. Le tissu, la dentelle, par leurs histoires et leurs attributions se positionnent comme les matières les plus réfléchies du corps humain, en même temps le contenant et le contenu, le corps et l'enveloppe.

L'occasion pour Florence Garrabé, d'exprimer sa créativité, sa virtuosité technique et de repousser avec nous les limites de nos imaginaires. Ensemble nous sommes alors accrochés comme le corbeau représenté en l'oeuvre est accroché aux entrailles de la bête humaine. Le corps de l'oiseau est saisi en plein vol, affranchi ainsi du traitement naturaliste. Florence Garrabé associe l'homme et l'animal, mettant au centre de son travail, la relation homme-nature-cosmos. Cette oeuvre sculpturale exposée semble sortie d'un rite culturel. La superstition s'invite dès le premier regard posé sur la « chose » oeuvrée. La culture du corps semble reposer pour l'artiste comme pour les taoïstes sur « une alchimie intérieure et extérieure ». On y lit (ou y est dit) en ces oeuvres d'art, cette longue histoire artistique, spirituelle, religieuse, intellectuelle qui s'écrit dans le monde des formes. L'artiste y défend aussi sa vision de l'art pétrie de métaphysique, d'anthropologie et de culture.

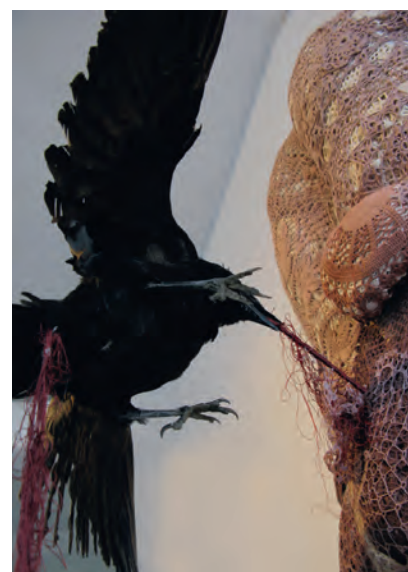
Elle a effectivement l'art de magnifier le pire des mythes avec cette idée de métamorphose, de passage d'un état à un autre, qui l'a conduit à travailler « l'écorché ».

Mais, au-delà de l'aspect esthétique, cela lui a permis aussi d'explorer d'autres dimensions du thème. L'artiste nous parle certes de Prométhée, de ce titan qui aurait créé les hommes à partir d'eau et de terre mais aussi de fort symbole de l'intelligence humaine, de création, d'art et de science, de femmes et d'hommes, savants torturés par la recherche, philosophes par la vérité, révoltés contre toute autorité, champions de la liberté métaphysique. Toutes les créatures portent cette puissance symbolique et narrative infiniment chère aux artistes, aux écrivains, aux poètes, aux conteurs de précieux récits.

Plus encore en ces périodes sociétales difficiles, il est important de livrer une histoire à travers la création, une histoire connectée à un passé symbolique. Le mythe élargit l'univers de l'artiste, qui s'attache à rendre à la fois leur dérision sarcastique et leur merveilleux. Atomique est une oeuvre à voir absolument.

Mais il est temps pour moi de m'échapper de cet entre-mondes.

*Nathalie Thibat, Caza d'Oro,
Toulouse, le 26 septembre 2012*



Atomique 2012

Corbeau naturalisé, coton,
fil acrylique, perle de verre,
résine, métal, caoutchouc.
Dimension : 170 cm X 90 cm.



Vitrine Régionale d'Art Contemporain
Hôtel de Tauriac - Beffroi, Millau
www.la-vrac.com

Remerciements

Pascale Lebleu, Geneviève Demereau et Christian Guibbaud
pour leur soutien.

Pierre Mendaille pour sa disponibilité.
Marie Demy et Stéphane Got pour leur accueil
et la confiance qu'ils m'ont accordée.

La V.R.A.C. remercie pour leur soutien:
la Ville de Millau,
le Conseil Général de l'Aveyron,
le Conseil Régional Midi-Pyrénées,
la D.R.A.C. et la Préfecture de Région Midi-Pyrénées.

crédits photos : Christian Guibbaud, Richard André

Vitrine Régionale d'Art Contemporain - Millau

AUTOMNE 2012

Birdsong

Florence Garrabé

Il était une fois.

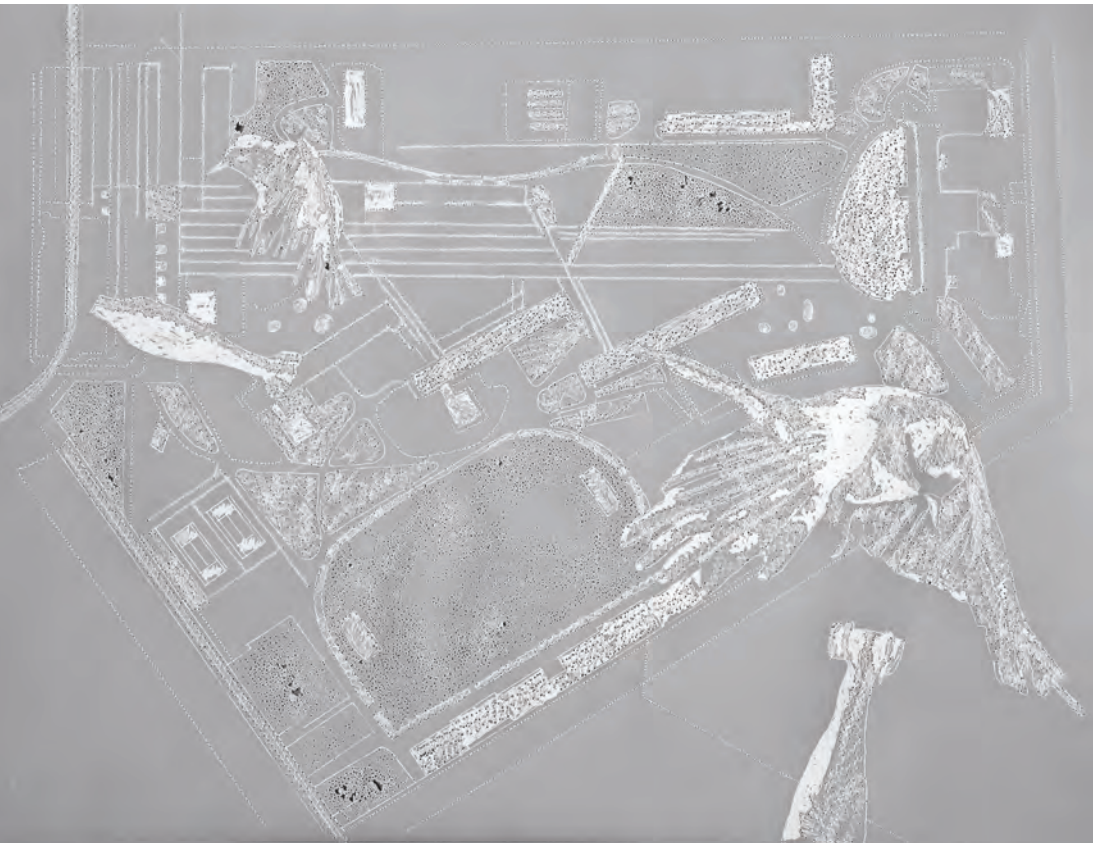
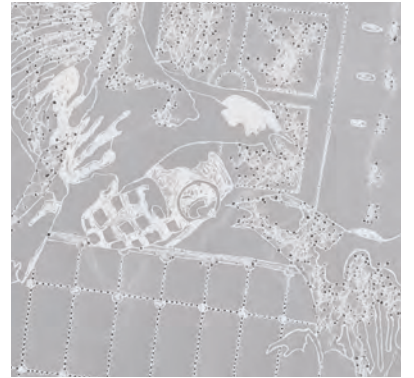
Florence Garrabé naquit dans les Pyrénées. Un jour, alors qu'elle se promenait en montagne avec sa famille, elle se perdit. Ni son papa, ni sa maman, qui pourtant la cherchèrent vraiment, ne la retrouvèrent. Elle erra dans les bois, parmi les roches muettes, affamée, épuisée, égarée au coeur des pics acérés. Recueillie par une ourse en mal d'oursonne, elle fut nourrie de miel, de succulentes entrailles d'animaux, de baies sucrées, de fruits un peu âcres, de cèpes parfumés, de la viande goûteuse de moutons et d'ânes surpris au pâturage. Elle observa la nature, le rythme des saisons, apprit la vie. Au printemps, le lapereau, le chevreau nouveau-nés qui gambadent, l'aigle qui les emporte, les dévore ; l'été, baignades glacées, pierres chaudes, ombres fraîches, coïts de randonneurs, de bovins, de cervidés; campagnol interdit soudain dans le sourire denté de l'hermine, mouton fasciné, absorbé déjà dans la gueule de l'ourse... à l'automne, somptueuses couleurs, merveilleuses saveurs, agonie des vieilles bêtes, des sangliers, des isards perforés de plomb. Elle aimait à cueillir, lors de leur marches, des bouteilles plastiques, des lunettes de soleil, des gants de ski, des emballages de Mars, de KitKat, des boîtes vides MacDonalds, des canettes de Coca, Fanta, IceTea, Heineken, SanMiguel... des sachets de chips Vico, de chips Lays, de MonsterMunch, parfois pleins, rarement un Art Press, plus souvent un Closer ; des batons de ski dépareillés, des bonnets, un anorak Pyrénéx, deux trois pulls, plusieurs écharpes, un porte-monnaie bien garni, un ou deux téléphones portables aux batteries déchargées, des briquets... ce qui lui permit de conserver le contact avec la civilisation. Les hivers passaient au creux protecteur d'une grotte, paisiblement, auprès de l'ourse, chaude et douce. Florence observait ces dessins qui ornaient les parois. S'amusait longtemps à les reproduire sur le sable du sol. Elle aussi dessinait sur la roche, avec un peu de sang, de charbon de bois trouvé sur une aire de pique-nique, l'ourse en chasse, saisissant sa proie, dévorant ; les corbeaux, les vautours qui se joignent au festin. Plus profondément dans la grotte, elle modelait patiemment, voluptueusement de l'argile ajoutant au bison déjà présent un petit troupeau, un mickey, quelques schtroumpfs. Florence, petite



filie espiègle, jouait souvent, durant ces longues soirées d'hiver, à la Marchande, ou au Musée, recomposant ses souvenirs, exposant tous ces objets comme de précieuses traces de ce monde qu'elle avait perdu un jour en se perdant. Ou qui l'avait perdue. Elle jouait aussi à l'Usine, passant de nombreuses heures à transformer ces trouvailles, cassant, coupant, assemblant ; à la Grande Couturière, détricotant pulls et écharpes, repelotant, rettricotant, crochetant et décrochetant de fortune des parures pour l'ourse, et le temps passait gaiement. Elle grandissait, commençait à être attirée par ce monde maintenant étrange aperçu au pied des téléskis, groupes bariolés, harnachés, qui se hissaient parfois dans ses hauteurs ; qu'il fallait fuir à la demande pressante de l'ourse. Mais un jour qu'elles cueillaient des mûres, un chien jappa. Verdâtre surgit un chasseur dans la clairière. Florence, effrayée, se réfugia entre les pattes de l'ourse, il la vit dévorée, il tua l'ourse. Le chasseur fut condamné. Florence retrouva ses parents, ses nouveaux petits frères et soeurs, mais ne revint jamais tout à fait. Un morceau de son coeur était resté près de sa mère l'ourse. Un ami de la famille, en visite, la vit fabriquer, comme autrefois dans la grotte, de curieuses sculptures avec les jouets, les pistolets en plastique de ses petits frères et les os du cochon que l'on finissait de charcuter – on lui raconta qu'elle avait crevé le plafond de la maison en essayant de sculpter le fusil de chasse de son père, encore chargé : le coup était parti ; qu'elle brodait, crochetait, d'après sa mère, mécontente du gaspillage et de la disparition des napperons, des horreurs sanglantes ; qu'elle parlait au chat et aux pies, aux corneilles... « Te promets-tu que ! » marmonnait alors en occitan sa grand-mère inquiète – l'ami conseilla alors aux parents, déboussolés, de l'envoyer à l'école des Beaux-Arts de Toulouse où l'on s'occuperait bien d'elle. Là bas, Florence s'épanouit dans ses occupations, et l'étrangeté si pertinente, disaient ses professeurs, de ses oeuvres - on y trouvait : perles, aiguilles, un clitoris, des broderies et des dessins anatomiques, des pénis bandant, un enfant soldat, un revolver, du sang en tissu, un animal mort, un téton, une bouche ouverte, des yeux de bonbon, des cornichons... le coeur de la vie, n'est-ce pas ? - les enchantait, et, ainsi que le souligna un jour le critique Etienne Glass, de ses aventures, Florence, perdue à la polis, recueillie dans l'ursin giron, puis revenue au siècle de la façon la plus cruelle qui soit, avait extrait l'essence du monde - prédation, fascination, dévoration – l'avait sublimée, antidote : création. Pascal Quignard, lors d'une masterclass aux Beaux-Arts, ne s'y trompa pas, resta en arrêt devant ses oeuvres, désarçonné, tomba amoureux fou de la jeune artiste. Mais le coeur de Florence était ailleurs. Pascal, désespéré, pendant un temps ne mangea que du fricandeau, in memoriam, puis du foie, in memoriam, puis se plongea, usant de son érudition sans limites, dans le projet de retrouver par l'écriture - « Il ne faut répondre aux autres qu'en créant » dit-il alors - ce avec quoi les oeuvres de Florence lui avaient arraché le coeur.

Un jour, Florence exposa à la Vitrine Régionale d'Art Contemporain, à Millau, mais ceci est une autre histoire.

Stéphane Got, V.R.A.C. Millau, octobre 2012.



Birdsong 2012

Broderie sur calque, Tipp-Ex.
Dimension : 70 cm X50 cm.
Série en cours.



Vitrine Régionale d'Art Contemporain
Hôtel de Tauriac - Beffroi, Millau
www.la-vrac.com

Remerciements

Pascale Lebleu, Geneviève Demereau et Christian Guibbaud
pour leur soutien.

Pierre Mendaille pour sa disponibilité.
Marie Demy et Stéphane Got pour leur accueil
et la confiance qu'ils m'ont accordée.

La V.R.A.C. remercie pour leur soutien:
la Ville de Millau,
le Conseil Général de l'Aveyron,
le Conseil Régional Midi-Pyrénées,
la D.R.A.C. et la Préfecture de Région Midi-Pyrénées.